

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 40 (1902)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Simple croquis  
**Autor:** Margot, Ch.-Gab.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199412>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Guillaume-Tell.**

Toc, toc, toc... Dieu vous aide, monsieur du *Conteur*. Peut-on entrer, sans vous déranger? — Mon té, oui, c'est la tante Gritelet, qui est toujours en vie, quoiqu'un peu moins allante. Voyez : il m'a fallu cette année descendre de la chambre à resserrer la vieille crossette d'épine noire dont se servit déjà feu mon grand-père, il y a de ça bien quelques années. Croyez-moi, monsieur du *Conteur*, il n'y a pas de signe avant la mort qui soit plus sûr et certain que celui-là. Enfin, au bout, le bout!

Et alors, tante Gritelet, allez-vous me dire, toujours par les grands chemins? — Mon té, oui, je suis de ces vieux servanets qui n'ont point d'arrêté et vont partout. Ne croyez pas que ce soit seulement par amour pour les fêtes et par simple curiosité : à mon âge, ce serait bien laid. Mais j'ai lu il y a longtemps une pensée qu'on m'a dit être traduite du latin, et que j'ai toujours gardée au fond de ma vieille tête : « Je suis homme et je pense que rien de ce qui est humain ne doit m'être étranger. » Moi, qui ne suis qu'une vieille femme sans instruction, je ne suis pas si ambitieuse, je dis seulement : « Je suis Vaudoise, et je pense que rien de ce qui est vaudois ne doit m'être étranger. » Ce cher pays, auquel je tiens par toutes mes fibres, je l'aime tant! Je voudrais pouvoir m'associer à toutes ses joies et à toutes ses peines et j'aurais vergogne de ne plus vivre de sa vie. Il me semblerait être déjà à moitié morte.

Et c'est ce qui me procure le plaisir de venir aujourd'hui jaser un peu avec vous, à coterd, comme ils disent par les Ormonts.

Malgré une vilaine sciatique qui m'a tenu sur le dos un travers de temps, je n'ai pas pu me tenir de voir l'inauguration de cette statue de Guillaume-Tell, qui s'est tant fait crier après dans les journaux.

Ce n'est pas que je me sois beaucoup intéressée à cette politique, au moins. Ça n'en valait, ma fi, pas la peine. Tenez, il y a quelque temps, tout en chaussonnant devant ma maison, j'écoutes deux petits garçons qui s'en revenaient de l'école.

— Vois-tu voir le beau cache-nez que ma marraine m'a donné, disait l'un. Il a coûté au moins dix francs; il est tout rouge à n'un bout, et pi vert à l'autre, et pi il a des raies. Tu en as pas un comme ça, toi?

— Phhh... Cacachu pour ton cache-nez, disait l'autre. J'en saurais pas de gré. C'est bon pour les filles, ces aguillages. Mon papa m'a assez expliqué comme c'était croûte pour la santé de s'entortiller ainsi le cou!

— Une belle rave que tu le sauras pas de gré. Dis tout simplement que tu bisques parce que c'est pas à toi qu'on l'a donné!

De ma vie, de mes jours, me disais-je en les écoutant. D'un enfant à un homme, qu'il y a pourtant peu de différence. Au lieu d'un caschenez bariolé, mettez une statue; au lieu de deux bouèbes, mettez deux journalistes....; c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Mais, enfin, je voulais quand même la voir, cette statuë, et la voir inaugurer. Vous dire, comment je m'y suis prise pour être bien placée, et suivre la fête d'un bout à l'autre, ça c'est mon affaire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai très tout vu et très tout entendu.

Les discours, ça m'intéressait assez peu : je savais que le lendemain je les verrais, revus et corrigés, dans tous les journaux. Mais j'ai vu bien d'autres choses. Je me suis intéressée un bon moment à nos gendarmes. Mon té ti possible, a-t-on eu de la peine à les faire s'aligner. Il y avait surtout un certain Aviolat; oui pardine, il a fallu lui dire au moins cinq ou six fois : « Voyons, Aviolat, alignez-vous! » —

Monsieur du *Conteur*, si par hasard vous le connaissez, dites-y voir de la part de la tante Gritelet que s'il ne veut pas s'aligner, il ne faut pas qu'il se marie.

Je ne peux pas dire que j'aime beaucoup l'allemand. Je crois que j'ai ça dans le sang et que je le tiens de mon père-grand, qui avait connu les baillis et leur voulait tout que du bien. Tout de même, cela m'a fait plaisir d'entendre un petit discours en allemand. Si jamais l'allemand a été de saison, me disais-je, c'est bien à l'inauguration de la statue de Guillaume-Tell : tant pis, s'il n'était pas au programme. Inutile de vous dire que je n'y ai rien compris. En allemand, quand j'ai dit : *Goutenabe, Vigaitze, Brol, Anker, Speck*, je suis obligée d'arrêter.

Il a été beaucoup parlé d'amitié et de fraternité dans ces beaux discours. Eh bien, une petite chose que j'ai vue m'a fait plus d'effet que tous ces grands mots. Il y avait là une belle dame de Paris, qui fait le métier de journaliste, m'a-t-on dit. On m'a même expliqué qu'elle avait infinitim de talent et qu'elle l'employait toujours à parler des pauvres et des malheureux. Vous devez croire que pour moi je n'en avais jamais entendu parler. Et, pendant qu'on me racontait ça après la cérémonie et que je la regardais, plaisante qu'elle est à voir, je vous en réponds, voilà-t-il pas qu'une crouue petite bouèbe, pas plus haute qu'une botte, s'arrête à côté d'elle pour toucher sa robe. Ces fillettes, ça ne connaît pas encore sa droite de sa gauche, que déjà ça s'intéresse aux belles robes! Et moi, je me disais : « Veillons-nous voir si elle va la remauffer. Si tu la fais partir, et si tu ne lui dis pas un petit mot d'amitié, que je me disais, ma belle madame, tu pourras écrire tout ce que tu voudras, je ne te croirai guère. » Eh bien, non, respect pour elle, elle a caressé la petite bien gentiment et ça m'a fait plus plaisir qu'un beau discours!

Et voilà mes impressions, monsieur du *Conteur*. Vous pouvez bien penser que je n'ai pas été me fourrer à leur grand banquet, le soir. J'y aurais bien marqué avec ma coiffe de dentelles, ma robe de milaine et mon panier à couvercle. Au lieu de ça, je suis restée un bon moment sur Montbenon avant de me remettre en chemin.

— Mes pauvres amis, pensais-je en regardant notre tant beau lac, vous en pouvez bien fourrer par tous les coins des statues de cent mille francs avant de réussir à gâter complètement une si belle nature.

TANTE GRITELET.

Pour copie conforme :

PIERRE D'ANTAN.

**Chez le dentiste.**

Le *Conteur* a publié récemment un article en prose relatant une visite chez le dentiste. Voici, sur le même sujet, un morceau en vers que nous envoi aimablement un de nos abonnés. Il est extrait de *Dites-nous donc quelque chose!* un volume publié chez Ollendorf par M. Miguel Zamacois, un poète plein d'esprit.

**IMPRESSIONS AIGUES**

O les visites aux dentistes,  
Combien cruelles, combien tristes!  
O l'attente dans des salons  
Où les instants semblent si longs,  
Quand, assis au bord de sa chaise,  
On guette, très mal à son aise,  
Le moment d'aller à son tour  
Offrir béant un large four.  
Regarder cent fois la pendule  
Qui marche trop vite ou recule,  
Penser tout à coup, plein d'émotion:  
« Y en a plus qu'un seul avant moi! »  
Douter du mal qu'on sent à peine,  
Vouloir se remettre à huitaine,

El souhaiter pour s'en aller  
De voir le plafond s'écrouler.

Voir s'engouffrer sous la portière  
Un pauvre diable à mentonnière,  
Voir dans le salon mitoyen  
Passer le dernier collégien,  
Et rester seul ! Tendre l'oreille  
Vers la porte qu'on surveille;  
Croire, sous les plis étouffés,  
Entendre des cris étouffés.

Pour se calmer, saisir un livre,  
S'apercevoir qu'on ne peut suivre  
Le sens de la prose ou des vers,  
Ou bien qu'on le tient à l'envers;  
Que l'auteur seul vous exaspère :  
Lavedan, Racine ou Molière !  
Que si vous ouvrez un roman,  
Ce sont les soirées de Medan !

Et songer alors presque en nage  
Au fauteuil à gros engrenage,  
Au plateau surchargé d'outils,  
Qui sont si luisants, si gentils ;  
A cette atmosphère factice,  
Faite de vague eau dentifrice,  
A la machine sans pitié  
Qu'on fait tourner avec le pied.

Sur votre bouche, les dentistes  
Ont des émotions d'artistes ;  
L'amour et le vertige aidant,  
Vous craignez qu'ils n'entrent dedans !  
Sur vos plaintes plus ou moins vives,  
Ils ont des phrases incisives.  
Et quand vous vous levez fâchés,  
Disent en souriant : « Crachez ! »  
Mais, après tout, le mieux à faire,  
C'est de souffrir et de se taire.  
Si les dentistes par métier  
Mangent à votre ratelier,  
Vous leur devez, vous, en échange,  
La dent qui guérira ou se range.  
Ils ont d'utiles cruautés :  
Les dents sont leurs enfants..... gâtés !

MIGUEL ZAMACOIS.

**Na conta à l'onthlo Fréderi à se nami Henri.**

(*Patois des montagnes d'Ollon*).

No vuolen alla en Ecovet veire se la ia méyan de baire on yère à la novalla cantina à Roud.

— Se ne treuen rein n'irin ver la vénéranta su Velar. — Aprè ne poein ala in Grion, trova son villo sami et trinqua on yère époi on pren le tram por torna en Tzesire.

En routo, te contera l'istoire di bottè à Loï Eulet.

E revenivè de la tzathlé i tzamo ; l'éta lania, tot mati. — Di à sa fêna ; trè me mé botté di lou pia, et bouita le setzi su lo foï. Bon, si to det que le fex. Adon le foa ita troi arzen que le bottè se sou boerlou.

La pourra fêna a zu na poere de tonnerré. Me nomá va me tua: quemen féré por s'en teri.

Loï étai dza en la tieutzé et quemthivé à s'endremi. La fêna, el éta brava, se déveti, s'arendzé la téniasse, et, ne sé pressavé rein d'alla en la tieutzi, passavé per divan.

Loï uvré on nœu, poi dou, attrapa sa fêna y passatzo et la tiré à lui.

— Lasse mé ! te ne chein pa ?

— Tié te que ia ?

— Chein te pa que te botté boerlon ?

Loï la tiré ple fermo :

— Me fotte bin de se botté.

**Simples croquis.**

De simples croquis ou, si vous aimez mieux, croquis de *simples*, de ceux qu'affectionne le *Conteur*... De vieilles gens, pour la plupart, aîeuls et aîeules aux mèches blanches, aux yeux gris, aux bouches rieuses et vides, aux rides profondes, témoins de temps meilleurs...

\* Th comme en anglais.

ou plus mauvais, vieux et vieilles que j'aime d'une affection respectueuse, c'est d'eux que je veux vous parler. Comme eux, je serai vrai et simple ; je laisserai parler mes souvenirs, qui sont en foule, et je ne ferai pas de phrases. Comme eux, aussi, je serai un tantinet « sermonneur », pour être sincère, toujours ..

## I

*Le père Christ.*

L'autre jour, en me promenant au bord du lac, je vis rentrer plusieurs bateaux de pêche. Et la bonne vieille figure du « Père Christ » se dressa devant moi, du fond de mon souvenir. Cette figure est intimement liée à mon enfance passée au bord de l'eau, en équipées sur la grève, pieds nus, au soleil, à la pluie, par tous les temps. Et je le revis tel qu'il était alors que je n'étais qu'un galopin d'une dizaine d'années, grand, fort, les épaules arrondies, le visage imberbe empreint d'une constante jovialité. Ses yeux bleus riaient toujours ; on eût dit qu'à force de se pencher sur l'eau, ils en avaient pris l'azur.

Il était pêcheur. Entre ses sorties, il remplissait les fonctions de *radeleur*, et l'on était averti du passage de chaque bateau rien qu'au rire sonore du vieux pêcheur, qui faisait dire à chacun : « Voilà le père Christ qui vient, c'est l'heure du bateau. »

J'ai beau scruter ma mémoire, je ne me souviens pas d'avoir vu une seule fois le père Christ de mauvaise humeur ; les contrariétés n'avaient aucune prise sur cette nature bronzée par l'air du large. Ce qui le rendait plus original encore, c'était son bégaiement. Avec sa voix de trompette et sa façon de scander les syllabes, on l'entendait de fort loin, et son contentement était communicatif ; rien qu'à l'entendre rire, de cette grosse gaité qui lui secouait les épaules, on se sentait en joie. C'était une heureuse nature. Rien ne le contraria jamais, pas même la maladie. Vers la fin de ses jours — il avait plus de soixante-dix ans — il eut une phlébite qui le força de s'aliter. Le médecin, pour combattre l'inflammation, lui interdit les nombreux « trois décis » qu'il avait l'habitude de prendre à tout instant de la journée. Cela surtout lui était pénible, et le vieux loup de mer refusa de renoncer à son « petit blanc ». Il s'efforçait de persuader l'homme de science que le vin lui faisait, au contraire, beaucoup de bien. Et comme le docteur persistait dans son interdiction, le père Christ s'écria, de sa grosse voix goguenarde, en heurtant ses mots d'une façon comique :

— Mais... quand je vous dis, mo-mo-moo-sieur le docteur, que, que ce queeee je bois ne vaaaa pas juuuussqu'à - qu'à - qu'à ma jambe !

La science était vaincue.

Le père Christ continua de boire son « petit blanc », sa phlébite empira, et... l'emmena, à moins que ce ne soit son grand âge...

CH.-GABRIEL MARGOT.

*Le rêve d'un pioupiou.*

Bidaux et Fracasse, deux inséparables amis, font ensemble l'école de recrues, à la Pontaise. Ce sont d'excellents garçons, mais de très mauvais soldats. Le service militaire est leur bête noire. Se lever avant l'aube, arpenter monts et vaux par tous les temps, avoir continuellement faim, soif et sommeil, et, pour comble, rentrer le soir avec les poules ; tout cela ne leur dit rien.

Depuis le jour de l'entrée, ils escroquent celui du licenciement. Et encore, les corvées et le violon, dont ils ont été gratifiés plus souvent qu'à leur tour, n'ont pas précisément contribué à augmenter leur enthousiasme.

Ils sont justement à la salle de police, en

train de purger leurs derniers arrêts, pour rentrée intempestive.

La diane, cette maudite diane, qui leur arrache chaque matin une grêle de jurons, vient de les réveiller en sursaut.

— As-tu bien dormi, Bidaux, sur ces ressorts en mélèze ?

— Pas trop mal, et toi ?

— Très bien, non pas. On se fait à tout. Le violon, on connaît ça, nous autres ; qu'en dis-tu, mon vieux ? On a un abonnement. Et ben, je ne sais à quoi ça tient, mais, chaque fois que je dors sur les planches, je fais des rêves magnifiques. Tiens, cette nuit, quel chouette rêve !

— Qu'as-tu donc vu de si épatait ?

— Ecoute-moi ça :

J'ai rêvé qu'en cette caserne,  
Où, sur nous, pleuvent tant de maux,  
Supérieur et subalterne  
S'entendaient mieux que des égaux..  
Le colon, bon comme la manne,  
Quand il nous savait peu dispos,  
Voulait qu'on supprimât la diane  
Et qu'on nous laissât en repos.

Au lieu du piteux ordinaire,  
C'étaient de plantureux banquets :  
Chefs-d'œuvre de l'art culinaire,  
Servis par d'empressés valets.  
Lorsqu'après trois heures de table,  
Les ventres devenaient trop ronds,  
Le caporal, toujours aimable,  
Nous desserrait nos ceinturons.

Chacun, pendant la théorie,  
A son gré, pouvait se coucher ;  
L'orateur, sans qu'on se récrie,  
Dans le désert pouvait prêcher.  
Et même si, dans l'auditoire,  
Morphée n'osait s'avancer,  
Des nymphes, en versant à boire,  
Sans façon, venaient nous bercer.

Très peu, oh ! très peu d'exercice :  
Seulement pour nous divertir ;  
Si le temps n'était pas propice,  
L'on se gardait bien de sortir.  
Ni fatigue, ni courbature :  
Au combat, fallait-il marcher,  
On nous y menait en voiture ;  
Le lieutenant était cocher !

Enfin, le plus beau de l'affaire,  
L'ancien système étant cassé,  
L'argent, chose si nécessaire,  
Erait on ne peut mieux placé :  
C'était nous qui faisions la solde,  
Et, quand le coffre était pillé,  
Les officiers avaient le solde,  
Tout était bien simplifié.

— C'est tout ?

— C'est tout ! T'es pas content comme ça ? Eh ben, mon vieux...

— Que oui, que je suis content. Mais, dis, Fracasse, on dirait des verses ce que tu viens de me raconter là ?

— Je te crois !

— Alors, dis donc, tu rêves toujours comme ça, en poésie ?

— Toujours !

— Hum !

La porte du cachot s'ouvre brusquement : « Hé ! là, sortez ! crie le caporal. Un peu lèste, sapristi ! Allez vous mettre en tenue de campagne, sac garni, etc. Partons dans dix minutes ! »

— Eh ben, mon copain, ton rêve, tu sais, c'est pas pour aujourd'hui.

H. B.

*Moustaches d'empereur.*

Qui n'a admiré, au moins en photographie, les moustaches de l'empereur d'Allemagne, dont les pointes, savamment retroussées, semblent vouloir poignarder la visière du casque ? Grâce à l'indiscrétion de herr Haby, barbier de Guillaume II, nous savons maintenant com-

ment celui-ci s'y prend pour avoir la plus terrible moustache qui soit, dit-on, en Europe.

Pendant vingt minutes, chaque matin, il s'astreint à porter un « Schnurrbartbinde », sorte de filet en soie de son invention, mesurant 25 centimètres de long sur 3 de large environ, attaché aux oreilles par deux élastiques et qui relève la moustache en l'appuyant fortement contre les joues. Puis, une fois le pli donné, herr Haby intervient pour friser la moustache, pour ainsi dire poil par poil. Cette opération se renouvelle souvent jusqu'à trois fois par jour !

Pour ces soins, l'impérial barbier, qui, depuis huit ans, suit son maître dans tous ses déplacements, reçoit un salaire fixe de 4,000 marks par an, plus d'assez fréquents pourboires. Aujourd'hui, herr Haby est un petit personnage à la cour ; il a déjà amassé presque une fortune.

*Monsieur Kodak*

Enfin, il marche, mon Kodak, et admirablement, cette fois. Pendant trois mois, inutile, je n'obtenais aucun résultat... Il est vrai que, presque toujours, j'oubiais de mettre les plaques.

F.

**Indispensable aux commerçants**, la nouvelle carte commerciale de la Suisse et territoires limitrophes, que vient d'édition la librairie Payot et Cie. Cette carte, à l'échelle de 1/450000, est des plus détaillées et cette abondance de détails n'a pas été obtenue au détriment de la clarté. Les noms des plus petites localités figurent dans cette carte, qui permet au premier coup d'œil aussi, de se rendre compte de l'importance du réseau complet des chemins de fer suisses. Un index alphabétique facilite les recherches.

M. S. Henchoz vient d'édition, sous le titre de : **Souvenir du Vieux Lausanne**, une très remarquable plaquette contenant seize vues originales des plus anciens quartiers de Lausanne, dont quelques-uns sont déjà du domaine des souvenirs. A l'intérêt historique de cette publication, s'ajoute l'attrait d'une exécution vraiment artistique. Le tirage de cette plaquette a été fait chez M. Pache-Varié, imprimeur. — En vente, au prix de 60 cent. à l'Exposition du Vieux-Lausanne.

*Boutades.*

Prudence en chemin de fer.

Deux messieurs sont seuls dans un compartiment de chemin de fer.

L'un d'eux demande à son voisin qui vient de tirer sa montre :

— Quelle heure est-il ?

— Je ne sais.

— Mais vous venez de tirer votre montre ?

— C'était pour voir si elle était toujours dans mon gousset.

Lu dans un journal :

« Le comité du syndicat d'élevage informe les propriétaires de bétail que le taureau qui devait être mis à leur disposition le samedi 14 courant, ne pourra venir, pour cause d'indisposition ; à moins que, d'ici là, M. le président du syndicat ait pu le remplacer. »

**Distinction.** — Le jury de l'Exposition internationale du travail, à Paris, vient de décerner le diplôme de médaille d'argent, pour la bonne fabrication de ses produits, à M. Louis Gros, fabrique d'articles de voyage et de vannerie, Escaliers du Grand-Pont. Nos félicitations.

*La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.*

*Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.*